

139/140

# REVUE D'ÉCONOMIE FINANCIÈRE

REVUE TRIMESTRIELLE  
DE L'ASSOCIATION D'ÉCONOMIE  
FINANCIÈRE, N° 139/140  
3<sup>e</sup> et 4<sup>e</sup> TRIMESTRES 2020

NUMÉRO  
SPÉCIAL

L'ÉCONOMIE, LA FINANCE  
ET L'ASSURANCE  
APRÈS LA COVID-19

**Risques**  
Les cahiers de l'assurance

# ASSOCIATION D'ÉCONOMIE FINANCIÈRE

Association régie par la loi du 1<sup>er</sup> juillet 1901, déclarée le 11 mai 1987 (J.O. du 3 juin 1987)

Siège social : 56, rue de Lille, 75007 Paris.

---

## MEMBRES

---

*Membres* : Agence française de développement, Association française de la gestion financière, Amundi, Autorité des marchés financiers, Autorité des normes comptables, Autorité marocaine du marché des capitaux, Axa, Banque de France, Banque Delubac & Cie, Banque européenne d'investissement, Barclays, BlackRock, BNP Paribas, Bouygues, Bredin Prat, Candriam, Citi, CNP Assurances, Covea, Crédit Agricole, Crédit Mutuel, Deutsche bank, Direction générale du Trésor, Fédération bancaire française, Goldman Sachs Paris Inc. & Cie, Groupe Caisse des Dépôts, HSBC, Idinvest, Kepler Corporate Finance, La Banque Postale, Lazard Frères, Morgan Stanley, Natixis, Paris Europlace, Scor, Société Générale, UniCredit.

---

## CONSEIL D'ADMINISTRATION

---

*Président* : Robert Ophèle, *Président, Autorité des marchés financiers*

*Membres de droit* : Autorité des marchés financiers, Banque de France,  
Direction générale du Trésor, Groupe Caisse des Dépôts.

*Membres administrateurs* : Amundi, Association française de la gestion financière, Axa, Bouygues, Bredin Prat, Covea, Fédération bancaire française, HSBC, La Banque Postale, Morgan Stanley.

*Délégué général de l'Association* : Sylvain de Forges

*Trésorier de l'Association* : Olivier Bailly

---

## CONSEIL D'ORIENTATION

---

*Présidents d'honneur*

Jean-Claude Trichet, Christian Noyer

*Président* : François Villeroy de Galhau, *Gouverneur, Banque de France*

Jean-Pascal Beaufret, *Managing director, Goldman Sachs Paris*

Afif Chelbi, *Président honoraire, Conseil d'analyses économiques tunisien*

Benoît Cœuré, *Member of the Executive Board, Banque centrale européenne*

Ambroise Fayolle, *Vice-Président, Banque européenne d'investissement*

Bernard Gainnier, *Président, PwC France*

Antoine Gosset-Grainville, *Avocat à la Cour, BDGS Associés*

Olivier Guersent, *Directeur général, COMP-UE*

Nezha Hayat, *Présidente, Autorité marocaine du marché des capitaux*

Hans-Helmut Kotz, *CFS, Université Goethe, Francfort*

Eric Lombard, *Directeur général, Groupe Caisse des Dépôts*

Pascal Grangé, *Directeur financier, Bouygues*

Robert Ophèle, *Président, Autorité des marchés financiers*

Alain Papiasse, *Chairman CIB, BNP Paribas*

Olivier Pastré, *Conseiller scientifique REF ; Professeur émérite, Paris 8*

Patricia Plas, *Directrice des Affaires publiques et des Relations institutionnelles, Axa*

Emmanuel Moulin, *Directeur général, Direction générale du Trésor*

Rémy Rioux, *Directeur général, Agence française de développement*

Patrick Soulard, *Directeur général, Unicredit*

Augustin de Romanet, *Président, Paris Europlace*

Jean-Luc Tavernier, *Directeur général, Insee*

Didier Valet, *Vice-Président Industrie, Institut Louis Bachelier*

Claire Waysand, *Directrice générale adjointe, Engie*

*Les membres du Conseil d'administration sont invités à participer au Conseil d'orientation.*

# L'ÉCONOMIE DE LA PESTE DANS LES VILLES DU XVIII<sup>E</sup> SIÈCLE

*Pierre Dockès*

*Professeur honoraire, Université Lyon 2, Centre de recherche Triangle*

■ Si une comparaison est possible entre la peste dans les villes du XVII<sup>e</sup> siècle et la Covid-19, c'est du fait des mesures d'enfermement et de leurs conséquences économiques et sociales. Ces épidémies révèlent et accroissent les inégalités. Les riches s'enfuient et les quartiers insalubres, donc les pauvres, sont les plus touchés par la maladie et par la crise économique. L'épidémie terminée, l'activité reprend avec force. A long terme cependant, l'épidémie est un accélérateur de l'histoire : elle accentue les tendances au déclin mais n'infléchit pas – et peut même renforcer – une trajectoire expansionniste.

## ■ THE PLAGUE ECONOMY IN 17TH CENTURY CITIES

*If a comparison is possible between the plague in 17th century cities and Covid-19, it is because of the confinement measures and their economic and social consequences. These epidemics reveal and increase inequalities. The rich flee, and slums, therefore the poor, are the most affected by disease and the economic crisis. The epidemic ended, the activity restarts with force. In the long term, however, the epidemic accelerates history: it accentuates declining trends but does not reverse - and may even reinforce - an expansionary trajectory.*

La Covid-19 nous plonge dans l'incertitude et celle-ci – on le sait – génère une forte instabilité des anticipations, généralise le mimétisme, d'où des comportements et des équilibres qui oscillent brutalement entre des extrêmes. L'histoire des épidémies passées peut-elle nous permettre de la réduire ? La prudence est de mise : l'histoire n'est-elle pas ce que les Anciens nommaient un *pharmakon*, un poison et un remède ? Face à la Covid-19, le « donneur de leçons historiques » se trouve embarrassé : il n'existe aucun précédent d'un confinement généralisé à l'échelle de la planète. Pour la première fois, les sociétés dans leur diversité ont réagi en cherchant à privilégier la vie par rapport à l'économie en sacrifiant du même coup l'éducation, la culture, les relations sociales.

Cependant, si le confinement généralisé est une innovation majeure, elle n'est pas radicale. Les grands chocs épidémiques du passé ont provoqué la pétrification de l'ensemble des relations socioéconomiques et l'arrêt cardiaque de l'économie. Certes l'impact démographique est sans commune mesure avec la Covid-19, mais le confinement généralisé a provoqué une dépression économique qui n'est pas sans rapport avec celles des villes frappées par la peste que je voudrais évoquer ici [Biraben, 1975-1976 ; Hildesheimer, 1993 ; Dobson, 2007].

La peste noire de 1348 devenue endémique s'est prolongée, par vagues, jusqu'au XVIII<sup>e</sup> siècle. Les villes sont frappées les unes après les autres. Pour les Temps modernes, citons Venise en 1575, Lyon et Montpellier

en 1629, Mantoue et Milan en 1629-1630, Naples en 1656, Londres en 1665, Marseille en 1720. Elles permettent de caractériser une sorte d'idéal-type de « ville de la peste » [Foucault, 1975].

## Un monde fermé

L'épidémie confirmée (ce qui demande un certain temps car, souvent, les autorités la cachent), la fermeture s'impose peu à peu. Les villes empestées se mettent ou sont mises en état de siège. Ne peuvent sortir ni les hommes, ni les marchandises et personne n'entre (les subsistances sont achetées hors les murs en des lieux spéciaux). Les ports sont bloqués, toute navigation sortante est impossible et la navigation entrante très réduite. Les routes sont barrées, des murs s'édifient, voyager suppose des « billets de santé ». On édifie des lazarets où sont internés les voyageurs et les « suspects ». Au sein des villes, la fermeture concerne les lieux publics, les écoles et les collèges, parfois même les églises. Sont interdits les spectacles susceptibles de provoquer des attroupements : les banquets, parfois les prêches en plein air ; les cabarets sont fermés, les vagabonds pourchassés. Les déplacements sont surveillés, particulièrement la nuit. La ville est quadrillée, les maisons purifiées (par les « parfumeurs » municipaux à Lyon). Quand la peste s'est déclarée dans l'une d'elles, les habitants y sont enfermés (avec des gardes municipaux), la maison marquée d'une croix rouge ou blanche, au risque de faire mourir des familles entières ; leurs approvisionnements sont assurés par des poulies et des paniers. Des quartiers sont bouclés en murant les rues.

Pour la grande peste de 1665 à Londres, un témoin direct, Samuel Pepys [1825], haut fonctionnaire affairiste de la marine, a laissé son *Journal* pour les années 1660-1669. Il est l'un des derniers à quitter Londres.

Le *Journal de l'année de la peste* de Daniel Defoe, fiction écrite en 1720, est aussi considéré comme une excellente source documentaire [Defoe, 1720].

Selon Michel Foucault, la « ville de la peste » <sup>(1)</sup> devient « cet espace clos découpé, surveillé en tous ses points, où les individus sont insérés en une place fixe, où les moindres mouvements sont contrôlés, où tous les événements sont enregistrés [...], où le pouvoir s'exerce sans partage [...], où chaque individu est constamment repéré, examiné et distribué entre les vivants, les malades et les morts – tout cela constitue un modèle compact du dispositif disciplinaire. A la peste répond l'ordre ». La ville de la peste est analysée comme une première expérience de panoptisme. Sans doute Foucault pousse-t-il à l'extrême la fermeture et le contrôle, mais il donne à voir et à comprendre. C'est probablement à Marseille en 1720 que la réalité se rapproche le plus de l'idéal [Bertrand, 1779 ; Carrière *et al.*, 1968 ; Beauvieux, 2017 et 2020].

Le Grand Saint-Antoine arrive à Marseille le 25 mai avec une cargaison de tissus de grande valeur, l'essentiel était destiné à la foire de Beaucaire et une fraction appartenait au premier échevin, Jean-Baptiste Estelle. Mais la peste est à bord. Neuf matelots et le chirurgien en sont morts. Livourne avait interdit l'accostage, mais laissé repartir le navire en ne mentionnant que la présence de « fièvres pestilentielles », ce qui n'était pas la peste. Après tergiversation, le bureau de santé de Marseille décide de confiner l'équipage et de stocker la cargaison aux Nouvelles infirmeries d'Arenc, un lazaret à proximité des remparts de la ville, et non à l'île de Jarre dans la rade, ce qui était pour le moins inhabituel. En contradiction avec les règlements, une partie des marchandises va sortir des « infirmeries » et transmettre la peste. Les premiers cas apparaissent à la fin de juin-début de juillet. A la fin du mois de juillet et en août, l'épidémie explose. Négligence ou influence des échevins ? Le capitaine Jean-Baptiste Chataud sera emprisonné au château d'If pendant près de trois ans. Jean-Baptiste Estelle, d'abord suspecté, sera finalement anobli deux plus tard.

Le Parlement de Provence interdit le 30 juillet toute relation commerciale avec la ville, fait fermer les portes, barricader les faubourgs, chasser les vagabonds

et les juifs. La peste s'étendant, le territoire est fermé par un blocus militaire, maritime et terrestre (avec 89 postes de gardes) : un quart de l'armée aurait été mobilisée pour encercler la ville et sa région et la flotte de Méditerranée veille au respect du blocus des ports de Marseille et de Toulon. Un « mur de la peste » est construit pour isoler le Comtat Venaissin. Les groupes à risque sont soumis à une quarantaine, les maisons des pestiférés sont fermées et marquées d'une croix rouge, on crée de nouveaux lazarets, des hôpitaux spécialisés (de véritables mouirois) et des maisons de convalescence.

En septembre, au sommet de l'épidémie, le pouvoir central (le Régent) prend en main la lutte contre l'épidémie et les débordements de toute nature qui sont à craindre. La militarisation de la cité apparaît nécessaire pour éviter la contagion et maintenir l'ordre. Un commandant militaire doté des pleins pouvoirs est nommé. La circulation des hommes et des marchandises est strictement contrôlée, tout déplacement suppose une « billette » de bonne santé signée par un surveillant de quartier ; les espaces publics (y compris les églises) sont fermés ; une « police de la peste » est créée, 300 commissaires de la peste sont recrutés, les militaires patrouillent dans la ville quadrillée quartier par quartier, puis rue par rue, et surveillent les comportements dangereux, les lieux « de débauche », traquent les « sans papiers » ; une justice d'exception expéditive est mise en place. Même là, l'idéal prépanoptique n'est pas atteint, la description de Foucault est un point limite que l'Ancien Régime ne saurait atteindre, et l'on se surprend à penser que sa ville de la peste ressemble à la *safe city* que permettent les techniques de surveillance aujourd'hui.

Avant que la ville se ferme, tous ceux qui le peuvent cherchent à la quitter. Le phénomène est général. A Londres dès juin 1765, les souverains, les corps constitués, les notables s'enfuient, gagnent leurs résidences secondaires. Pepsy et Defoe décrivent les embouteillages de charrettes de déménagement des riches Londoniens (surtout les « classes oisives ») se hâtant de fuir munis des sauf-conduits indispensables (obtenus

d'abord aisément dans leur cas), avant que les routes soient barrées. Tous ont en tête la très ancienne formule hippocratique : « *Cito, longe, tarde* » (pars vite, loin, et reviens tard).

## Les inégalités exacerbées

Les épidémies révèlent et exacerbent les inégalités. La possibilité de partir « vite et loin » est réservée aux plus fortunés. Les pauvres restent sur place ou ne partent que tardivement. Ceux qui ont un emploi s'y accrochent, les autres survivent comme ils peuvent dans leur quartier prenant parfois des risques inouïs (les pires emplois sont ceux de « corbeaux », d'infirmiers). Ou ils survivent grâce aux subsides municipaux, mais pour en bénéficier, à Londres, il fallait avoir un domicile légal – *legal settlement* – [Defoe, 1720, p. 158] et en outre, depuis le Settlement Act de 1662, pour se déplacer hors de leur paroisse, il faut avoir un *settlement certificate* garantissant que celle-ci paierait les frais de leur retour. Certains « sans feux, ni lieux », désespérés, mourant de faim, s'enfuient malgré tout : « la mort les surprenait alors sur la route et ils ne furent plus que ses messagers », répandant la peste jusqu'aux limites du royaume [Defoe, 1720, p. 158].

Ce sont les pauvres, toujours, qui payent le plus lourd tribut en nombre de morts. Pour les maladies contagieuses, le choléra par exemple, il faut d'abord incriminer les conditions de vie, les taudis, l'entassement, l'absence d'hygiène. Pour la peste, l'explication tient au lien entre ces conditions d'existence, le rat et ses puces qui infectent l'homme après l'avoir été par le rongeur. Elle tient aussi à ce que les pauvres privés de leurs moyens de subsistance précaires souffrent de malnutrition.

Dans les quartiers où les indigents sont entassés, l'épidémie prend une ampleur considérable. De là, elle gagne les quartiers résidentiels, d'où l'érection de murs de séparation, la mise en quarantaine des quartiers pauvres. Et l'inégalité se poursuit au-delà de la mort : les membres des classes aisées sont enterrés

individuellement, avec un minimum de cérémonie. Les pauvres sont ramassés « à la pelle » (tirés par des crocs) et jetés dans les fosses communes avec, au mieux, une prière et un signe de croix collectif.

L'une des pires épidémies du XVII<sup>e</sup> siècle est celle de Naples en 1656 [Calvi, 1981 ; Gatta, 1659]. Elle tue près de la moitié des habitants (200 000 personnes sur une population de 450 000 habitants). Ces morts se recrutent essentiellement chez les pauvres *lazzari* entassés dans les *bassi* insalubres, chez les réfugiés très nombreux depuis l'éruption du Vésuve en 1631. Dans les quartiers espagnols, le quartier Lavinaio très peuplé à proximité du port, autour de la piazza Mercato, s'entassent les agonisants et les morts par milliers.

On retrouve une configuration voisine lors de la grande peste de Marseille en 1720. C'est dans la vieille ville insalubre, au nord-est du port, que les morts sont les plus nombreux, là où l'épidémie s'est d'abord diffusée. Un quartier aux rues étroites où se trouvent les artisans, de nombreux commerces et où sont concentrés les pauvres. A l'extrémité nord du quartier se trouve l'esplanade de la Tourette d'où le chevalier Roze, commandant un détachement de forçats, fait enlever 1 200 cadavres. L'une des premières mesures prises par les échevins est l'expulsion des vagabonds et l'enfermement des indigents à la Charité. Il n'y aura pas de famine, mais un début de disette : les prix du pain augmentèrent, des troubles s'ensuivirent qui forcèrent les autorités à multiplier les distributions gratuites.

Pendant cette même épidémie, à Arles, le quartier des arènes, occupé par une population démunie et dense, est dévasté. Une quarantaine y est instaurée, ces pauvres sont nourris aux frais de la ville ; puis c'est toute la paroisse de la Major qui est mise en état de siège, 3 000 personnes y sont enfermées. Comme ils risquent de mourir de faim, on les autorise à sortir par l'une des portes de la ville, mais avec une croix rouge à leur chapeau, sous peine de mort.

A Londres en 1665, Pepys note dans son *Journal* (31 août) : « *The poor that cannot be taken notice of*

*through the greatness of the number.* » Et Defoe fait dire à son narrateur : « Nous nous rendions compte que l'infection se tenait principalement dans les paroisses extérieures qui, très peuplées et habitées surtout par les plus pauvres, offraient plus de prise à la maladie que la cité » [Defoe, 1720, p. 47]. L'auteur de *Robinson Crusoe* estime que nombre de pauvres périrent (surtout des enfants), non de l'épidémie, « mais de ses conséquences, plus précisément de faim, de détresse et de complet dénuement, étant sans logis, sans argent, sans amis, sans moyens de se procurer leur pain » [Defoe, 1720, p. 158]. Cependant Defoe estime que la mort de 30 000 à 40 000 pauvres sans emploi entre août et octobre 1665 – certes « une circonstance bien triste en soi » – n'en a pas moins été « une délivrance » [Defoe, 1720, p. 160] car, s'ils étaient restés en vie, la charge de les nourrir aurait été trop importante pour la municipalité, et ces indigents se seraient livrés à des pillages.

Déjà, à l'époque où Defoe écrit, le débat sur le coût des lois sur les pauvres se développe : il y a trop de pauvres, cela revient trop cher de les nourrir, ils sont inutiles et dangereux – il parle de *useless mouths*, de *dangerous people* [Defoe, 1720, p. 251]. Les mercantilistes veulent les mettre au travail, comme par exemple William Petty. Mais, comme il n'y a pas assez d'emplois, si une « bonne peste » vient nous en débarrasser, ce n'est pas un malheur. Les indigents sont perçus comme une « classe dangereuse ». A cause des pillages mais aussi des troubles qu'ils suscitent. « Heureusement », explique Defoe, comme il en mourait près d'un millier par jour, « cette calamité rendit les gens fort humbles » [Defoe, 1720, p. 161]. La mort en masse allégea les finances municipales et assagit le peuple !

## L'effondrement conjoncturel

Londres 1665 est un cas emblématique grâce à Pepys et Defoe, tous deux attentifs à la vie économique, et grâce aux *bills of mortality* de John Graunt. La courbe de la sévérité de la dépression correspond assez précisément à la courbe

de mortalité, une courbe en V. D'un côté, même si la fermeture et l'isolement sont la règle, la contagion est foudroyante et la maladie régresse rapidement lorsque l'immunité collective est atteinte. De l'autre, l'économie redémarre lorsque la maladie est terminée. Cependant, l'épidémie est un révélateur de forces et de faiblesses, seules s'en sortent bien les activités qui, préalablement, avaient le vent en poupe.

La courbe de mortalité [Bell, 1976] pour l'ensemble de la ville de Londres peut être ainsi résumée : début de l'épidémie en juin, fin juin les gens aisés quittent la ville, accroissement exponentiel de l'épidémie en juillet-août, le maximum est atteint en septembre, la peste est en chute libre en octobre, en décembre elle est terminée. Le *Journal* de Pepys rend compte de cette évolution. La tragédie a duré quatre mois, dont deux mois effroyables, l'essentiel des morts se situant entre le 8 août et le 10 octobre. Defoe estime qu'il y eut en tout 100 000 morts, au-delà des 68 590 officiels ; Lord Clarendon parle de près de 140 000 morts, soit entre 20 % et 30 % de la population. Les professions qu'apprécient les rats et leurs puces furent davantage atteintes (meuniers, boulangers et bouchers, et tailleurs, drapiers et chiffonniers). Les métiers qui éloignent les rats à cause du bruit – forgerons, tonneliers – ou en relation avec les chevaux – les rats n'apprécieraient pas leur odeur – auraient été moins atteints.

Pepys nous donne quelques éléments pour appréhender l'effondrement de l'activité. Le 16 août, il se rend à la Bourse (*The Change*), il y a très peu de monde, les rues sont vides, deux boutiques sur trois sont fermées. Subsiste un mince courant d'affaires. Lui-même continue de s'activer (il se réjouira des bénéfices réalisés pendant la peste). Rentré chez lui en décembre, il observe que les boutiques ouvrent. En janvier, l'activité redémarre [Leasor, 1962]. Tous les commerces sont réouverts en février. A la fin du mois de mars 1666, Lord Clarendon, *Lord Chancellor*, peut écrire : « Comme on ne l'a jamais vu, les rues sont bondées, la Bourse animée, partout dans la ville, il y a foule ».

Defoe [1720, pp. 155-156 et p. 317 sq.] précise que l'activité n'a pas cessé pour les subsistances. La

ville a été approvisionnée par les campagnes environnantes et par cabotage, y compris pour le charbon. Les boulangers et les bouchers ont maintenu leurs activités. Les marchés ont été approvisionnés. Il y eut quelques hausses des prix, mais momentanées et faibles, pas de famine. En revanche, la plupart des métiers artisanaux ont fermé et les ouvriers jetés à la rue. Le secteur du bâtiment s'est complètement arrêté. Les domestiques furent licenciés en masse [p. 157]. La Bourse est restée ouverte pendant toute l'épidémie, mais elle était désertée [Defoe, 1720, p. 261].

Le commerce extérieur s'effondra [Defoe, 1720, p. 156 et p. 317]. Aucun navire n'appareillait, les pays étrangers refusant les navires londoniens et même anglais. D'où encore des pertes d'emploi. Quant aux navires entrants, ils se raréfièrent [p. 117], mais ils ne cessèrent leur remontée de la Tamise que durant les deux mois d'août et de septembre [p. 323]. L'ensemble de l'économie britannique fut affecté [p. 331 ; Defoe, 1720, eng. p. 281] : « *The manufacturing trade in England suffered greatly, and the poor were pinched all over England by the calamity of the city of London only.* » S'il y eut « *stagnation of our manufacturing trade in the country* », les maîtres artisans fortement dotés en capitaux (« *to the uttermost of their stocks and strength* »), continuèrent leurs affaires estimant que l'épidémie terminée, ils récupéreraient rapidement la perte de leur chiffre d'affaires. Les puissants manufacturiers tirèrent leur épingle du jeu, tandis que les moins biens dotés durent fermer et licencier, d'où la forte croissance du chômage dans toute l'Angleterre.

## Sorties de crises et conséquences à long terme

On peut distinguer (avec Alfred Marshall – le fauteur à bascule – et Ragnar Frisch) l'impulsion aléatoire (le choc pesteux) et la propagation dans la structure. Les chocs démographiques principalement concentrés sur une ville et sa région entraînent des conséquences diffé-

rentes selon la solidité de la société et de l'économie. Le choc épidémique révèle les fragilités de la structure ou, au contraire, sa stabilité ; il est un accélérateur de l'histoire, accentue le déclin, mais n'infléchit pas une trajectoire expansionniste. L'épidémie pousse le monde dans la direction où il penche. L'économie de la peste suivrait une courbe en K (« *K-shaped recovery* ») : la chute est globalement rapide, les activités qui « avant » périssaient tendent à s'effondrer, le redressement et l'envol ne concernent que les activités qui étaient déjà les plus dynamiques avant le déclenchement de l'épidémie. Dès lors à plus ou moins long terme, l'évolution dépend du pourcentage entre ces deux types de secteurs. Et il ne s'agit pas seulement de secteurs. « *Institutions matter* » explique Douglass C. North et le destin se joue aussi à ce niveau.

A court terme, les villes frappées par la peste semblent relativement résilientes. L'épidémie passée, tout paraît redevenir comme avant. Daniel Defoe observe « *but as the terror of the infection abated, those things all returned again to their less desirable channel and to the course they were in before* » [Defoe, 1720, eng, p. 223].

La courbe en V de la mortalité de peste est un fait très général. Celle de Marseille, par exemple, deux mois paroxystiques août et septembre, est très proche de celle de Londres. En ce qui concerne l'économie, si la résilience est la norme, les profils de reprise sont plus variés. Souvent le profil de la conjoncture économique épouse presque celui de la mortalité, ainsi à Venise en 1575, à Lyon en 1629 et – nous l'avons vu – à Londres en 1665-1666. Il faut un ou deux ans pour que les affaires retrouvent leur dynamisme d'antan.

En Angleterre, la reprise fut même paradoxalement favorisée par une seconde catastrophe survenue l'année suivante à Londres, le Grand incendie. Il fallut en effet reconstruire les immeubles, produire une grande quantité de meubles, de vêtements et reconstituer les stocks, d'où sept ans de prospérité spectaculaire [Defoe, 1720, pp. 331-332]. En revanche, elle a été ralentie par la lenteur (jusqu'à deux ans) avec laquelle les pays étrangers ont accepté les bateaux londoniens.

À Marseille, dès le début de 1721, l'activité renaît, les commerces ouvrent, la pêche reprend, les marchés s'animent. Noël 1720 est une fête d'espoir retrouvé. La chambre de commerce reprend ses délibérations dès février 1721. Malgré les 30 % ou 40 % de morts, la ville se remet rapidement. Cependant, si les entrées de navires en provenance du Levant redeviennent possibles, en ce qui concerne les sorties, le blocus n'est levé que tardivement, en mai 1723. On estime que ce n'est qu'en janvier 1724 que le commerce marseillais sera pleinement rétabli : il a fallu trois ans et demi. Naples, avec ses 200 000 morts en 1656, semblait totalement dépeuplée. Le redressement va demander plusieurs années, donc une courbe en *Swoosh* (la virgule à l'envers du logo de Nike). Mais la ville se rétablit, elle se repeuple grâce à l'immigration massive et, à plus long terme, grâce à une natalité explosive.

La relative rapidité de la reprise de ces villes peut étonner, alors qu'entre un tiers et la moitié des habitants ont disparu. L'une des raisons est que, pour l'essentiel, le capital n'a pas été affecté, en particulier le capital marchand essentiel dans ces villes commerçantes ; ses réseaux, le capital de confiance, sont intacts. C'est le cas à Londres comme à Marseille, voire à Naples. Dans toutes les « villes de la peste », les élites n'ont guère été frappées, en particulier les grands marchands et les entrepreneurs. Les marchés extérieurs, proches ou lointains, demeuraient et les négociants de Marseille les ont retrouvés dès que le blocus a été levé. Les Marseillais survivants semblent s'être livrés à une frénésie d'achats, faisant repartir la consommation ; en outre, il fallut reconstituer les stocks. Par ailleurs, une fraction considérable des morts formée d'indigents sans emploi ne contribuait guère à l'expansion économique, ni du côté de l'offre (chômage), ni du côté de la demande (misère). Le manque de bras a été comblé grâce à une immigration importante, puis à la natalité.

Si les villes de la peste semblent étonnamment résilientes, qu'en est-il à plus long terme ? L'épidémie est un révélateur et un amplificateur des forces et des faiblesses de l'économie et de la société. Une comparaison entre Londres et Naples – alors les deux plus grandes villes du monde après Paris – est éclairante.



Il n'est pas nécessaire de rappeler le destin exceptionnel de Londres et de l'Angleterre après 1665. En un siècle et demi, l'Angleterre devient mondiale hégémonique. Londres dépasse Paris à la fin du XVII<sup>e</sup> siècle, elle est le centre rayonnant de l'Angleterre. Comme William Petty le montre, dix-sept ans après la Grande peste, l'Angleterre l'emporte économiquement sur la France, et Londres concentre une part considérable de ses activités. Après la *Glorious Revolution* (1688), la puissance économique britannique se développe vigoureusement grâce à sa marine et à son commerce, à son positionnement géographique, à ses îles à sucre esclavagistes, à ses guerres victorieuses, à sa bourgeoisie et à son aristocratie d'affaires, à ses institutions, et l'économie londonienne en est le cœur puissant. L'Angleterre est devenue une puissance globale. La peste a frappé une ville en plein essor, non seulement elle sort vite et bien de la crise, mais l'épidémie n'a affecté en rien l'expansion de longue durée qui suit. Les spécialisations industrielles et commerciales porteuses de Londres ont dynamisé sa croissance malgré la peste ; elle en a même bénéficié dans une optique schumpétérienne de « destruction créatrice » : ses secteurs archaïques ont laissé place aux secteurs dynamiques. Et, nous l'avons vu, les manufacturiers anglais largement dotés en capital s'en sont bien sortis, pas les plus pauvres. Les couches sociales dynamiques – à l'instar d'un Pepys – sont renforcées. La puissante jambe ascendante de la courbe en K a dynamisé l'économie anglaise. Il est révélateur de ce dynamisme que Londres ait fait de la catastrophe du Grand incendie de 1666 une source d'expansion !

Si Naples redevint la troisième plus grande ville du monde, une capitale brillante, résidence d'aristocrates fortunés qui côtoient la plus grande misère, elle entre cependant économiquement en déclin. Avant la peste, son économie souffrait de la fiscalité prédatrice de Madrid, de la domination d'une aristocratie et d'un clergé prédateurs, du processus de « reféodalisation » au détriment des petits propriétaires. Sur les *latifundios* des barons et des princes de l'Église, propriétaires absentéistes, une agriculture archaïque est menée par des troupes d'ouvriers agricoles peu productifs, dirigés par des *caporati* tyranniques. Les

dépenses somptuaires des élites gonflent surtout les importations. Les inégalités sont excessives, la classe moyenne fait défaut. L'épidémie pesteuse de 1656 révèle et accentue les failles de l'économie et de la société napolitaines. Le surendettement de l'État renforce l'économie fondée sur la rente au détriment de l'investissement productif, consolide les féodaux, impose la surévaluation de la monnaie. Si, après l'indépendance (1734), Naples connaît une forme d'âge d'or, il concerne la vie intellectuelle, culturelle, musicale des élites, l'édification de palais. La superstructure est somptueuse, mais les bases économiques continuent de s'affaiblir. La peste de 1656 n'est pas la cause du basculement de l'économie napolitaine, elle l'a poussée dans la direction vers laquelle elle penchait ! Le choc pestueux s'est exercé non seulement sur une société ultra-inegalitaire, mais aussi sur une société aux inégalités archaïques (quasi-serfs et féodaux). Il a renforcé ces inégalités. Il a frappé une économie qui manquait de secteurs modernes, de couches sociales et d'institutions capables de la dynamiser. Naples et Londres, deux destins divergents, que la peste n'a fait que conforter.

« Selon que vous serez puissants ou misérables... », n'est-ce pas la « morale » des *Animaux malades de la peste* ?

#### Note

1. Foucault (1975) s'appuie sur un document tiré des Archives militaires de Vincennes, une recommandation maximaliste.

#### Bibliographie

BEAUVIEUX F., *Expériences ordinaires de la peste. La société marseillaise en temps d'épidémie (1720-1724)*, Thèse Paris EHESS, 9 décembre 2017.

- BEAUVIEUX F., « Marseille en quarantaine, la peste de 1729 », *L'histoire*, n° 471, mai 2020, pp. 10-19.
- BELL W. G., *The Great Plague in London in 1665*, AMS Press, London, 1<sup>e</sup> éd. 1924, d'après Graunt, 1976.
- BERTRAND J.-B., *Relation historique de la peste de Marseille en 1720*, Amsterdam, Mossy, 1779.
- BIRABEN J.-N., *Les hommes et la peste en France et dans les pays européens et méditerranéens*, 2 volumes, Paris-La Haye, Mouton, 1975-1976.
- CALVI G., « L'oro, il fuoco, le forche. La peste napoletana del 1656 », *Archivio Storico Italiano*, n° 507, 1981, pp. 405-458.
- CARRIÈRE C. ; COURDURIÉ M. ; REBUFFAT F., *Marseille ville morte : la peste de 1720*, Marseille, 1968, Editions Autres temps, réédité en 2008.
- DEFOE D., *A Journal of the Plague Year*, London, 1720, cité d'après l'éditeur, London, Aldine House, 1900 (ultérieurement Defoe, eng) ; traduction française *Le journal de l'année de la peste*, Gallimard, coll. « folio », 1959.
- DOBSON M., "Disease: the Story of Disease and Mankind's Continuing Struggle Against It", London, Joseph P. Byrne (Ed.), *Encyclopedia of the Black Death*, Santa Barbara, ABC-CLIO, 2007.
- FOUCAULT M., *Surveiller et punir*, Gallimard, L. III, chap. 3, 1975.
- GATTA G., *Di una gravissima peste che, nella passata primavera & estate dell'anno 1656*, Naples, Luc'Antonio di Fusco, 1659.
- HILDESHEIMER F., *Fléaux et sociétés : de la Grande peste au choléra*, Hachette, 1993.
- LEASOR J., *The Plague and the Fire*, London, Allen and Unwin, 1962, p. 19.
- PEPYS S., *Memoirs of Samuel Pepys*, London, Henry Colburn, 1825 ; traduction en français Laffont (Bouquins), 1994.

# R E V U E D'ÉCONOMIE FINANCIÈRE

---

## COMITÉ DE RÉDACTION

---

*Présidents d'honneur*

Jacques Delmas-Marsalet

Hélène Ploix

\*\*

Thierry Walrafen, *Directeur de la publication*

Olivier Pastré, *Conseiller scientifique*

Xavier Mahieux, *Responsable éditorial*

Patrick Artus, *Directeur de la recherche et des études, Natixis*

Raphaëlle Bellando, *Professeur, Université d'Orléans*

Christian de Boissieu, *Professeur, Université Paris I*

Jean Boissinot, *Conseiller des gouverneurs, Banque de France*

Pierre Bollon, *Délégué général, Association française de la gestion financière*

Arnaud de Bresson, *Délégué général, Paris Europlace*

Jean-Bernard Chatelain, *Professeur, Université Paris I, GdRE « Monnaie Banque et Finance »*

Jézabel Couppey-Soubeyran, *Maître de conférences, Université Paris I Panthéon Sorbonne*

Claude Diebolt, *Directeur de recherche au CNRS, Université de Strasbourg*

Jean-Louis Fort, *Avocat à la Cour*

Stéphane Gallon, *Directeur de la division études, stratégie et risques, AMF*

Olivier Garnier, *Directeur général des statistiques, des études et de l'international, Banque de France*

Ulrich Hege, *Professeur, Toulouse School of Economics (TSE)*

Pierre Jaillet, *Chercheur associé, IRIS*

Fatos Koc, *Responsable de la gestion de la dette publique, OCDE*

Frédéric Lobez, *Professeur, Université de Lille II, SKEMA*

Catherine Lubochinsky, *Professeur, Université Paris II – Assas*

Sylvie Mathérat, *Groupe de haut niveau de la Commission européenne sur l'Union des marchés de capitaux*

Jean-Paul Pollin, *Professeur, Université d'Orléans*

Philippe Trainar, *Professeur, Conservatoire national des arts et métiers (CNAM)*

Natacha Valla, *Directrice générale adjointe de la politique monétaire, Banque centrale européenne*

38, rue de Ponthieu – 75008 Paris

Tél. : 01 73 44 03 20

Courriel : REF@aef.asso.fr

Site Internet : www.aef.asso.fr

# L'économie, la finance et l'assurance après la Covid-19

## Avant-propos

Les institutions financières françaises face à la crise de la Covid-19

FRANÇOIS VILLEROY DE GALHAU

## Introduction

SYLVAIN DE FORGES, OLIVIER PASTRÉ

## Retour sur l'histoire et perspectives

Histoire des modèles pandémiques

PIERRE-CHARLES PRADIER

Assurance et crises pandémiques

PIERRE MARTIN

L'économie de la peste dans les villes du XVII<sup>e</sup> siècle

PIERRE DOCKÈS

La Covid-19, une chance pour l'Europe ?

PERVENCHE BERÈS

Crise de la Covid-19 : la place de l'assurance

dans le monde d'après

FLORENCE LUSTMAN

Renouveler la gestion de crise

STANLEY MCCHRYSAL

## Les entreprises face à la Covid-19

Assurer l'avenir dans un monde incertain

THOMAS BUBERL

La capacité de réaction des banques dans la crise

de la Covid-19

LORENZO BINI SMAGHI

La gestion ESG, une solution à la crise de la Covid-19 ?

JEAN-JACQUES BARBERIS, MARIE BRIÈRE, SIMON JANIN

Quelques enseignements de l'impact de la Covid-19

sur le secteur de l'assurance

MARIE-DOHA BESANCENOT, CORINNE CIPÌÈRE

L'hôpital public face à la crise de la Covid-19

MIREILLE FAUGÈRE

## L'économie face à la Covid-19

Pour une solution assurantielle aux catastrophes exceptionnelles

FLORENCE LUSTMAN

L'action des assureurs dans la crise de la Covid-19

PATRICK DIXNEUF

Cinq leçons sur l'avenir de l'assurance santé

après la Covid-19

ANDRÉ RENAUDIN

La résilience du secteur de l'assurance dans la crise

de la Covid-19

JÉRÔME JEAN HAEGELI, PATRICK SANER

Le rôle des assureurs crédit dans la crise de la Covid-19

WILFRIED VERSTRAETE

Covid-19 : les banques françaises au service de l'économie

MAYA ATIG

La gestion d'actifs, mobilisation de l'épargne face à la crise de la Covid-19

PIERRE BOLLON, THOMAS VALLI

Le *private equity* face à la crise de la Covid-19

MONIQUE COHEN

De l'intervention publique dans la crise de la Covid-19

DOUGLAS J. ELLIOTT

La pandémie de Covid-19 reflète et aggrave les failles du néolibéralisme

JEAN-PAUL POLLIN

Les dépenses sociales dans la crise de la Covid-19

FRANÇOIS ECALLE

## Macroéconomie et défi climatique

Les défis exceptionnels posés par la crise de la Covid-19

CHRISTIAN DE BOISSIEU

La crise de la Covid-19 dans les pays en développement :

quelles conséquences et quelles perspectives ?

REMY RIOUX, ALEXIS BONNEL, HÉLÈNE DJOUFELKIT,

CÉCILE VALADIER

Géopolitique de l'énergie et crise de la Covid-19

PATRICE GEOFFRON, JEAN-MARIE CHEVALIER

Cassandra, le climat et la Covid-19

SYLVIE GOULARD

Le développement durable après la crise de la Covid-19

BERTRAND BADRÉ

Crise de la Covid-19, le retour des reliques barbares

PHILIPPE CHALMIN

Covid-19, la BEI accélère sa transformation

en banque européenne du climat

AMBROISE FAYOLLE

## Politiques macroéconomiques

Endettement des États et crise de la Covid-19

EMMANUEL MOULIN

Endettement des entreprises françaises et crise

de la Covid-19

ROBERT OPHÈLE

L'Europe de la finance dans la crise de la Covid-19

OLIVIER GUERSENT

La réglementation financière peut-elle contrer la crise de la Covid-19 ?

KLAAS KNOT

Les banques centrales pendant et après la pandémie

de Covid-19

BENOÎT CCEURÉ

Les innovations des banques centrales dans la crise

de la Covid-19

MICHEL AGLIETTA, SABRINA KHANNICHE

La crise de la Covid-19 va-t-elle entraîner un retour

de l'inflation ?

PATRICK ARTUS

La pandémie de Covid-19 accélère l'obsolescence

des normes comptables

BERTRAND JACQUILLAT

## Conclusion

JEAN-HERVÉ LORENZI, PHILIPPE TRAINAR

## Chronique d'histoire financière

Fermetures d'écoles, épidémies et niveau de scolarité :

une perspective historique basée sur l'épidémie

de poliomyélite en 1916 aux États-Unis

KEITH MEYERS, MELISSA A. THOMASSON

ISBN 978-2-37647-048-9

ISSN 0987-3368

Prix : 50,00 €



9 782376 470489